

8

TROUSSE-LIVRES

Je suis sonné, lorsque je sors de l' « ivrerie » pour la jeunesse. Béant d'émotion. Je marche sans me rendre compte que je marche, je coupe la rue de Sèvres, en dehors des clous, en direction de Récamier, protégé des voitures comme un somnambule. Je suis hypnotisé par un mur qui vient de resurgir pour me narguer. Je me sais toujours incapable de le pulvériser, mais j'accepte le défi qu'il me lance, sûr d'avoir trouvé la bonne direction, et je marmonne : « Je vais y arriver, je vais y arriver ! Et vous allez voir ce que vous allez voir ! » À quoi j'ajoute, effaré :

« Mais comment, comment ! », pour me décourager aussitôt : « J’y arriverai jamais. De toute façon, y’en a toujours que pour les mêmes ! »

Le très banal cycle de la récrimination. Je suis mûr pour l’aigreur !

J’arrive à la Ligue dans cet état, dilaté. La frousse, qui en profite pour s’installer, jubile. C’est ma première visite au Centre Confédéral et je suis intimidé. Je viens participer au comité de rédaction d’une revue : Trousse-livres, spécialisée sur les ouvrages pour la jeunesse, créée il y a quelques mois par la Ligue. J’avais rencontré sa responsable, Manuelle Dammame, à l’occasion d’une réunion. Je lui avais fait comprendre que j’étais un peu écrivain et que les livres m’intéressaient, perche tendue qu’elle avait gentiment saisie en m’invitant :

— On a un comité de rédaction tel jour, si le cœur t’en dit, viens donc !

Donc, je viens, à tout hasard, impressionné d’avance par les participants, décidé à observer sans trop m’engager, ni accepter aucune responsabilité, tout en m’impliquant un minimum, au cas où j’aurais envie de rester. Bref, être là sans y être. C’est dans mes cordes.

Je me rends vite à l’évidence : je ne touche pas terre.

Je débarque dans un monde inconnu et je suis incapable d'intervenir dans les sujets débattus. Manuelle a réuni une équipe aguerrie : la documentaliste de la Ligue, deux bibliothécaires, et pas des débutantes, l'une, responsable à Montreuil, l'autre, spécialiste de la chanson pour les enfants (je découvre son existence) à l'Heure Joyeuse, des permanents de fédérations, qui ont déjà des années de militantisme culturel dans la musette... Moi, dans mon coin, j'écoute en transpirant un brin et je rumine : « Qu'est-ce que tu fous là, mais qu'est-ce que tu fous là ? Rentre chez toi, informe-toi d'abord et reviens quand tu sauras quelque chose ! »

J'ai horreur de ces situations d'incompétence. Mais quelque chose me retient. Si j'attends d'avoir le niveau requis, je laisse passer toutes sortes d'occasions. Malgré ma gêne, « Trousse-livres » est donc une aubaine, un lieu inespéré pour apprendre. C'est la loi militante de la formation sur le tas : « Tu as accepté de plonger, débrouille-toi pour surnager. Tu es mouillé de toute façon. C'est en nageant en eaux troubles qu'on devient marin d'eau douce, et même saumon de science, requin... » C'est pourquoi le militant, faute d'arguments personnels, répète souvent les discours de ses aînés. Ce qui l'amène, de temps à autre, à parler pour ne rien dire, pour montrer qu'il est là

et, à travers lui, son organisation.

Simple façon de t'intégrer. On te pousse à prendre des responsabilités, à te compromettre. Et toi, tu acceptes, parce que tu as envie de prouver que tu es bon à quelque chose et parce que tu as malgré tout l'impression d'être à ta place, même si tu ne sais pas très bien pourquoi. Très utile pour réfléchir à ses choix et plutôt efficace. Mais j'ai du mal à avaler la bouchée.

À la fin de la réunion, on ouvre deux armoires métalliques où sont rangés les service de presse. Une profusion ! Je suis éberlué une nouvelle fois, et le vertige de l'ivrerie me donne à nouveau le tournis. Sauf qu'ici, récompense de ne m'être pas fuité comme un lapin, les livres sont à ma disposition. Je peux me servir, repartir avec, à condition de les lire et d'en parler dans la revue. Je décide alors de revenir au prochain comité de rédaction et je m'en vais chargé comme un baudet.

C'est ainsi que je lis mes premiers romans. Des noms s'imposent d'emblée, des auteurs qui n'en sont pas à leur coup d'essai et qui alignent déjà une bibliographie conséquente : Christian Grenier, Jacqueline et Claude Held, Michel Grimaud, Pierre Pelot, William Camus,

Jean Coué... Ils sont ma porte d'entrée en littérature pour la jeunesse. Ils manifestent une maturité d'écriture, imposent un style, un registre. Et leur manière d'embrasser la vie contemporaine, les questions sociales, d'en tirer matière à récits, qu'ils soient réalistes, de science fiction, ou inspirés par la fantaisie imaginaire la plus inventive, me suffoque. Je les admire d'emblée et je mesure la distance qui me sépare d'eux, certain que je ne parviendrai jamais à les rejoindre.

Les albums me sont tout aussi inaccessibles. J'en ai rapporté une brassée. Parmi eux quelques uns sont absolument déconcertants. L'éditeur est un américain : Harlin Quist. Des poèmes, sans queue ni tête, qui me rappellent ce que les revues de poésie peuvent commettre d'impostures et qui valent surtout par leurs illustrations ; d'autres, de facture identique, mais où s'affirment une ligne éditoriale, une prise de parole, une personnalité. Leur éditeur : Grasset, Delarge, avec, sur la couverture un nom qui revient, celui de leur concepteur, calligraphié de la même manière qu'Harlin Quist : François Ruy-Vidal. Dans ces livres le même parti pris contemporain de l'illustration (Galeron, Lapointe, Nicollet, Kelek, Constantin, Alain Gauthier, Claverie, Letort...), qui vous happe, mais au service d'un texte dense, puissant. Je lis ainsi : « Le

géranium sur la fenêtre, La plus clair de mon temps se passe à vos dépens¹, Ah ! Ernesto², Le petit Poucet³, Conte n°1, n°2, n°3, n°4⁴, L'enfant qui voulait voir la mer »⁵... et tant d'autres. Je n'en manque pas un. Chacun est une révélation, une leçon, un choc profond, une invitation à me dresser à mon tour. Des livres pour les gosses, ça ? En quoi sont-ils spécifiques ?... Les textes comme les images témoignent d'une telle maîtrise littéraire, graphique. Rien d'approximatif, rien de condescendant. La facture même du livre respire l'application, la recherche du sens, la volonté d'établir un dialogue entre le texte et l'image, en des résonances subtiles que l'on perçoit à condition de tendre l'oreille, d'observer, de prélever des indices, de déduire, de s'étonner, de réfléchir, de faire étincelle de ses mille facultés.

Dans ces livres – ces œuvres –, élaborées avec un soin extrême, j'entends comme une supplique au lecteur, quel qu'il soit, mais jeune en premier lieu, car c'est un souci de l'enfance qui s'exprime ici, une volonté de lui offrir des repères, pour l'inviter à la même exigence. Comme si leur

¹ Ces deux titres d'Albert Cullum, illustration d'une vingtaine d'illustrateurs.

² Texte de Marguerite Duras, illustrations de Bernard Bonhomme, *Ruy-Vidal, Quist, 1971*

³ Texte de François Ruy-Vidal, d'après Charles Perrault, illustrations de Claude Lapointe, *Grasset 1974*

⁴ Textes de Eugène Ionesco, illustrations, d'Etienne Delessert, Philippe Corentin, Nicole Claveloux.

⁵ Texte de Jean-Claude Brisville, illustrations de Robert Constantin, *Delarge 1977*.

concepteur, qui avait présidé au rapprochement magique d'un auteur et d'un illustrateur, stimulait l'ambition des lecteurs en leur disant : « Des créateurs ont permis que cet ouvrage existe. Toi aussi, deviens créateur de ta propre lecture et tu goûteras pleinement ce fruit que nous t'avons mûri. » Une haute idée des enfants. Une célébration de l'intelligence. Cette conception fait polémique. Certains – certaines notamment –, du haut de leurs situations assises, ne se privent pas de la combattre avec une violence qui n'a d'égal que leur mépris. Ils vitupèrent : « Fantasma d'adulte ! Élitisme ! » Cette hardiesse, en revanche, m'enflamme. Je retrouve le trouble qui m'a saisi devant l'album de Léonard Cohen, amplifié au centuple. Je suis ébranlé et malheureux, fébrile d'impuissance, enthousiaste.

— Je veux faire de tels livres ! Je peux !

J'ai beau m'exclamer avec rage, je ne suis sûr de rien, évidemment. Effroyablement intimidé, je trace les contours d'un rêve.

Je commence donc à écrire. D'abord mon avis sur ces livres. Pas tous. Les plus forts – les albums – me laissent sans voix. Ils résonnent de tant d'échos que je suis incapable d'articuler un mot. Je les garde en moi, vibrants, bijoux bruts, comme de grands éclaireurs. Je rédige ainsi

mes premières notes de lecture, en novice (mais il faut bien commencer par un bout, et vogue la galère des innocents aux mains pleines !), transporté par la joie de participer à ce que je perçois comme un mouvement qui se répand, désireux de prendre l'enfance au sérieux, soucieux d'en affirmer la noblesse et de prendre position en sa faveur.

Oui, je sais, « noblesse de l'enfance », c'est aussi pompier qu'un rapport moral d'assemblée générale. C'est comme « amour des enfants ». Sans compter que, par nos temps d'hystérie pédophile, il commence à devenir prudent de ne pas trop s'y référer, à celui-là ! N'empêche. Dans les années 75-80 du siècle dernier, des énergies refleurissaient autour de ces valeurs-là, et le livre, ses contenus, autrement dit la « littérature pour la jeunesse », était un des lieux où elles s'exprimaient avec fougue et passion.

À chaque comité de rédaction de « Trousse-livres », j'apporte mes notes et je repars avec un chargement de nouveautés. Je me gorge de lectures, je m'imprègne de textes, je me chauffe à blanc de mimétisme et d'identification, observant les techniques de narration, les sujets traités, qui deviennent autant de désespérantes occasions manquées, mais qui m'encouragent à rebondir.

Je suis aux aguets de la moindre situation transposable en récit, en quête d'impulsions, et je commence à écrire des textes brefs, aux allures de contes.

Dans le même temps, je décide de faire connaître ces livres à mes collègues instituteurs. J'ai découvert un trésor et j'ai envie de le partager, de répandre la bonne nouvelle pour qu'elle atteigne les enfants. Élitisme, non mais ! Ces accusations portées contre les albums éblouissants de Ruy-Vidal, véritables anathèmes lancés par des papes et des papesses, m'exaspèrent. Sans blague ! On va bien voir si les gosses ne sont pas capables d'entrer dans ces bouquins, de les explorer et d'y découvrir, entre autres merveilles, certains états inattendus d'eux-mêmes ! C'est sûr, les endives au gratin passent moins facilement que les coquillettes au beurre. Mais on va leur apprendre, non ? Éduquer leur goût, on est là pour ça ! Les guider, nos petits vairons, en bons poissons pilotes que nous sommes, nous autres, adultes debout, instits militants, hommes passionnés, vivant d'amour et de feux follets ! Transformons-nous en porteurs de livres, en passeurs d'univers. Dilapidons les étoiles sans compter, au lieu de rester à pérorer sur l'attrait naturel des enfants pour les séries et les romans d'aventures, et leur sacro sainte liberté

de choix ! Je suis contre la liberté de choix ! Contre la liberté tout court. Pour l'information d'abord, l'éducation ! Enfin, pas d'abord, mais parallèlement, perpendiculairement, obliquement et dans tous les sens possibles. Et quel choix, au juste ? Entre « Les six compagnons » et « Le Club des cinq » ? « Fantômette » et « Martine » ?... Quel avenir dans le poulailler libre, pour la poule libre devant le renard libre ? La mauvaise foi, décidément, est la pire saloperie qui existe ! Pour commencer, je propose qu'on augmente considérablement la proportion d'alouettes dans le pâté de cheval aux zalouettes. Ensuite, quand on aura un peu rétabli l'équilibre entre les différentes productions, que les enfants auront en face d'eux un panorama éditorial composite, un vrai choix, quoi, et qu'on les aura aidés à se balader de ci de là, dans le paysage, on pourra les laisser libres de faire leur petit marché de lecteur. Voilà, en gros, la colère qui cuit mes idées. Attendant, n'est ce pas ? Tordant de naïveté. Mais ça aide. L'avantage, quand on s'aveugle, c'est qu'on ne se voit pas. Heureusement, on s'arrêterait d'un coup, sinon. Paralysé. Littéralement médusé par soi-même !

Premier obstacle, ma FOL n'a pas un kopek à miser sur une activité qui n'est pas encore née et qui sera peut-être

sans lendemain. Sans ronds, pas de livres, et, sans combustible, mon feu de joie n'est pas prêt de flamber. Qu'à cela ne tienne, je décide de mendier. Je vais trouver les éditeurs, je dis mon appartenance à « Trousse-livres », j'explique mon projet : réunions d'information dans les associations de parents d'élèves, circuits de livres avec des instits volontaires, qui acceptent d'utiliser les bouquins prêtés, de les analyser, d'échanger sur les activités suscitées, dans des regroupements le mercredi ou le samedi après-midi, bénévolement évidemment. Annoncer la bonne nouvelle, quoi. Évangéliste. Je suis devenu apôtre des beaux et bons livres pour la jeunesse et je suis décidé à rassembler des fidèles.

Quelle autre solution ? On part de rien. La Seine-et-Marne, où j'exerce, est un désert. Les librairies pour la jeunesse n'existent pas. Seules quelques librairies générales, deux ou trois dans le département, pas plus, possèdent un rayon jeunesse où l'on trouve justement quelques uns des livres qui m'ont ébloui. Les bibliothèques ? N'en parlons pas. Les matines n'ont pas encore sonné ! Quant à l'École normale de Melun, formatrice d'instituteurs, on y trouve au mieux deux mètres linéaires de bouquins intéressants. Pas de subventions, pas de crédits. Juste l'enthousiasme pour faire ronfler la

turbine !

Les éditeurs me suivent : Gallimard, La Farandole, L'École des loisirs, l'Amitié, Dessain et Tolra, Grasset, sans parler des nouveaux venus qui commencent à pousser comme des champignons : Léon Faure, Ipoméé, La Marelle, Le Sourire qui mord, Des Femmes, d'Au, la microscopique Marie Normand... courageux, gonflés, abreuvés par les vignes d'Utopie.

Les services de presse commencent bientôt à arriver. Je les engrange et constitue rapidement un bon échantillonnage de la production. Certains éditeurs, réellement désireux de m'aider, me proposent, en plus de leurs nouveautés, des titres de fond de catalogue.

— Tenez, prenez celui-là, et encore celui-là, et cette collection devrait sûrement vous intéresser !

Byzance ! Je suis une vitrine consentante et comme je ne passe pas inaperçu, c'est tout bénéf pour eux. Pour moi aussi, défenseur bec et ongles de la bonne cause des livres, puisque j'ai de quoi organiser des réunions pédagogiques, des soirées, et mes premiers stages en franc-tireur, lors de week-ends à la FOL, pour des instits frappadingues, qui se paient eux-mêmes leur formation. Parfaitement, ils faisaient ça, au temps de la préhistoire !

C'est là que le bât commence à blesser. Tant que tu fais ton petit boulot dans ton coin, pépère, effacé, personne ne te cherche des poux. Mais dès que tu bouges, on te voit, surtout que tu ne fais rien pour te cacher, et aussitôt on te soupèse, on te jauge vite fait, on t'empaquette.

— C'est qui celui-là ? Qu'est-ce qu'il vient nous donner des leçons ? Il tiendra pas ! Il va bien finir par se calmer, va !

Bref, quand tu débarques quelque part, le terrain est toujours défriché, propriété de quelqu'un qui t'a précédé. Alors forcément, ta prétention à annexer une partie de son lopin, te fait mal voir. Et puis, l'ingénuité merveilleuse de ceux qui tombent de la lune, leur enlève toute prudence, et tu n'es malheureusement pas l'exception qui confirme la règle. Au contraire, tu t'y vautres littéralement, dans la règle.

— Pourquoi les livres ambitieux ne sont-ils pas mieux diffusés ?

Comme tu es petit, tu sens planer l'ombre d'un gros (le complexe de David qui se cherche un Goliath) et comme dans ta fédération laïque tu baignes dans l'idéologie, le géant bouc émissaire est rapidement identifié : le

Système ! Conclusion : la marginalisation des bons livres est une manœuvre du Système pour empêcher que trop d'enfants ne deviennent intelligents !...

Et ronronne Simone, ma cartouchière est pleine, je pars en première ligne à l'assaut de l'ogre et je canarde à fond la gomme !

Les idées sommaires et les caricatures n'empêchent pas d'avancer. Au contraire, elles sont commodes, justifient ton action, te permettent de parler, d'entraîner, et, mine de rien, te poussent sur ton petit bonhomme de chemin. « Ne te juge pas, fais ! » On nous disait à la fabrique de comédiens, étant entendu que les imperfections et les insuffisances seraient examinées à la fin du filage, au moment de la grande mise à plat critique.

Dans la vie, qui est une pièce pleine de cris et de fureur, comme chacun le sait, il te faut un peu de temps, et quelques déconvenues cuisantes, pour te rendre compte que les choses sont un peu plus compliquées.

Primo, la diffusion d'un bouquin reste, en dépit de tes incantations, obstinément liée à sa vente supposée.

Deuxio, chaque livre, par son sujet et sa manière de l'aborder, par sa voix en somme, trace sa voie, détermine ses élus potentiels et ses exclus (quand tu as quelques

titres à ton actif, cela t'éclate à la figure une fois par an, quand tu reçois tes relevés de droits !).

Tertio, de toute façon, l'évolution, l'élévation et l'éveil des consciences qui te préoccupent tant, ne t'ont pas attendu pour se mettre en mouvement et s'évertuent à conduire la plupart de tes contemporains, sur une pente qui échappe à tout volontarisme, adressant un magistral pied de nez à tes efforts pour les ramener dans ton droit chemin. Libre à toi de découvrir, ensuite, en grattant ton papier, comment concilier qualité littéraire, exigence humaniste, haute inspiration, langue riche et compréhensible, avec une diffusion populaire accessible au plus grand nombre, sans concession à l'évidente noblesse de tes intentions. La quête du Graal !

Parmi toutes les portes qui m'attirent, je me décide à oser frapper à celle de François Ruy-Vidal. Il se trouve alors chez Delarge. Un petit bureau, encombré de bouquins, de maquettes, de projets en cours, à peine de quoi glisser une chaise en plus de la sienne. L'antre du magicien. C'est là que les livres qu'il publie se conçoivent. Un athanor. J'étais impressionné avant d'arriver, je suis toujours impressionné devant lui, mais moins. Je lui décris mon projet avec le plus de conviction possible (pas compliqué), et que j'aimerais

bien des service de presse, s'il vous plaît. Il m'écoute, sérieux, puis répond. Il évacue d'emblée les SP. Difficile, Delarge est une petite maison, mais on verra (ben oui ! Qui c'est ce type, au juste ? Je vais tout de même pas filer gratos mes bouquins au premier venu !), puis il attaque. Il parle de ses livres, donc de lui, et de l'édition, donc encore de lui, vu que l'un et l'autre aspect ne forment qu'une seule et même entité : sa vie, d'un bloc, infragmentable. Moi, élève, je suis tout ouïe devant le maître, qui m'entraîne immédiatement dans ses tempêtes océaniques. Et je bois la tasse dans ses rouleaux. J'ai voulu le rencontrer, il me reçoit et charge les soutes de ma coquille de noix ! Ça tangue sévère ! J'ai parfois du mal à suivre. Je suis en apprentissage, je ne connais aucune ficelle du métier, aucun petit secret, ni les entourloupes des distributeurs capables de mettre un petit éditeur sur la paille en retardant la distribution d'un bouquin imprimé, payé, et qui ne peut donc être vendu ; ni les arguties des décideurs commerciaux qui, estimant qu'un livre ne se vendra pas, le confinent dans un segment confidentiel et justifient a posteriori l'exactitude de leur choix, par la mévente du bouquin qui n'a pas pu trouver ses lecteurs, tant il était introuvable !

Je sens sa passion, ses colères, et moi, éponge,

j'absorbe, je partage.

Vers 13h30, mon hôte m'invite à déjeuner et nous partons, poursuivre ma formation à table.

Il était instit. Il a démissionné de l'enseignement pour devenir éditeur, par ses propres moyens. Il me raconte ses débuts, l'hypothèque de son appartement pour emprunter de quoi faire ses premiers livres, son association avec Harlin Quist, leur brouille, sa colère de n'avoir pu récupérer les droits de certains de ses livres, exploités ensuite sous le seul label HQ, son travail chez Grasset, puis son départ, puis son arrivée chez Delarge. Je bois ses paroles. Il connaît un monde fou, sait tout de tous. Je reçois un début d'initiation.

Je repars irradié. J'ai goûté l'ambrosie.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com